

Aux étudiants de philosophie de l'Université de Rennes 1, qui prennent leurs cours sur le campus de Beaulieu.

—

Nous sommes vos prédécesseurs. Il y a dix ans, c'étaient nous – vous voilà. Il y a dix ans, quand nous vîmes, nos désirs, comme les vôtres, avaient la taille énorme d'engins militaires ; nos désirs creusaient à même la matière. Nous arrivions joyeux. Nous n'étions pas avertis.

Nous n'étions pas avertis qu'à l'université de Rennes 1 nous n'apprendrions de la philosophie que quelques pages minuscules et lointaines ; suffisantes pour obtenir des diplômes et gagner par concours le « droit » au travail ; mais, pour vivre dans le désir : insuffisantes, petites. Nous n'étions pas avertis qu'en cinq ans d'études sur le lieu de Beaulieu, les noms de Marx, Foucault, Deleuze, Derrida, Lacan, jamais ne seraient prononcés ; ou ne le seraient qu'au hasard – comme par-dessus une barrière blanche qu'on longe et qu'on ne franchit pas. Nous n'étions pas avertis que dissoute par la philosophie analytique, la pensée deviendrait l'affaire d'ingénieurs méticuleux, dociles – un langage asséché, grande plaque lisse. Nous n'étions pas avertis qu'après cinq ans d'études approfondies, même achevées sur un capes ou une agrégation, nous resterions aussi incapables du moindre regard tranchant, et que le monde, le nôtre, celui qui est dans 2002, dans 2003, dans 2004, dans 2005, etc., nous resterait étranger ; et plus étranger même que celui de 1637 ou de 1781 parce que les mondes de 1637 et de 1781 sont des mondes morts ; on devient vite habile à parler d'objets morts. Nous n'étions pas avertis qu'à Rennes la philosophie s'arrête le 14 novembre 1831, à Berlin, Royaume de Prusse, quand Hegel meurt. Nous n'étions pas avertis qu'à Rennes, le beau débouché pour les étudiants de philosophie est la Gestion des Ressources humaines, lieu du philosophe moderne et compétent ; philosophe tombé à genoux, très bas, et que plus rien, aucun désir, ne relève.

Vos désirs sont immenses ; ils ont la taille colossale d'engins fabriqués pour la conquête et à travers quoi circulent ensemble le feu et les liquides ; ils sont le branle de la machine énorme aux bouches et buses de laquelle se prend le monde : les autres, la lumière, un visage. A côté d'eux l'université est petite. Où s'aboucher – sur l'arbre mort ? Où brancher l'énorme déversoir ? Vos désirs, tenus ouverts pour mille connexions, vont rencontrer une paroi lisse et froide : des professeurs installés, lisses, froids et vieux. On sait qu'ils furent, comme vous, des fougueux magnifiques : ils s'assirent et devinrent leur propres sièges. Vos désirs, plutôt que de se tendre encore, vont se recroqueviller au contact froid et lisse de ces parois sans prises. Rassurez-vous : on a préparé votre chute. En bas, en aval du déclin prévu de vos désirs, vous attendent le secours du « travail », de l'insertion professionnelle, du RMI, etc... On en a recyclé bien d'autres avant vous : votre déclin est programmé, et pris en charge.

A l'aune de vos désirs, les cours proposés seront minuscules. Le danger, immense !, est que vous ajustiez les textes de vos désirs aux petites étendues que sont les

cours qu'on vous donnera ; plutôt que de les tirer par voile pleine. Le danger est que vous preniez imperceptiblement la forme du milieu dans lequel on voudra bien vous baigner.

Il sera donc nécessaire, si vous voulez que vos désirs survivent, que vous alliez leur puiser de la matière et de l'énergie ailleurs qu'ici. Il faudra prendre – par quelque moyen que ce soit – des livres différents dans les bibliothèques, les librairies, les salons ; des livres dont les noms n'apparaissent sur la bibliographie d'aucun cours car les bibliographies des cours sont longues, mais minuscules, lisses. Pour que vos désirs survivent à l'étude, se gonflent d'elle au lieu de s'en asphyxier, il faudra sentir la pensée vivante qui embrasse le monde, et que tait, voile, ou ignore, l'université. Il vous faudra sentir à même la solitude du texte que la philosophie n'est pas le commentaire mort d'un texte mort. Il vous faudra pénétrer dans les bars du centre de la ville, surtout ne pas rester dans cette périphérie, Beaulieu, dont vous prendriez vite la ressemblance, et dans ces bars rencontrer par tous les moyens vos prédécesseurs et vos successeurs, leur inquiète agitation, orgueil vissé au front, désir au corps. Il faudra que vous rencontriez les petits groupes déjà formés, qui travaillent joyeusement au relais de cette pensée vivace et à sa mise en œuvre, ou que vous en tiriez du néant de nouveaux ; de mieux conformes à vos désirs, vos regards, vos mains qui n'ont pas encore désappris à s'ouvrir pour prendre. Il faudra que vous quittiez Beaulieu, qu'une inertie d'ingénieurs hante, et alliez à Villejean puiser dans les désirs qui y circulent encore, de quoi vous connecter sur eux ; puis vous reviendrez, vous !, les faire circuler dans Beaulieu, votre lieu intérieur, que vous refusez de voir mort et pour lequel vous serez comme le vent ou l'eau du nettoyage. Allez apprendre à Villejean comment l'on occupe une université, comment l'on enfonce une ligne de vigiles, comment l'on pénètre un lieu interdit, comme l'on arrache à son mur une caméra de surveillance ; comment l'on dissout dans l'acide chlorhydrique les cartes à puces du petit fascisme moderne.

Vous irez hors de Rennes, à Caen, Nantes, Paris, puis hors de France, voir que d'autres, comme vous, refusent la fixation et l'apprentissage du mort ; sur eux s'abouchera ce qu'auront produit vos désirs. Le cas n'est pas propre au département de philosophie de Rennes 1 ; mais celui-ci, séparé des sciences humaines et de la littérature à la fin des années 60, isolé, amputé de tous les organes qui pourraient le faire vivre, est un des pires cas de France.

Ou bien vous ternirez vos désirs et les traits de vos visages, vos yeux, votre nez, etc. Regardez les regards d'abdication de tant de vos aînés qui n'ont pas su, à temps, se donner les moyens de se sauver. Regardez leurs visages échoués, l'affaissement, leur tristesse fabriquée par les cinq ans de déceptions et de labeur trop petit, de tâches perdues. Comparez leur tristesse à votre joie – et jugez de l'urgence ! de la nécessité de l'appel ! La griffure d'un chat giflé doit vous être un modèle de défense.

Ou bien vous apprendrez la soumission à des professeurs, souvent plus soucieux (chacun a ses soucis ; les leurs sont nobles aussi) de suivre le cours de leur carrière difficile, que de vous enseigner un savoir propre à vous émanciper, à vous donner du désir et des *forces*. Et ne vous étonnez pas (ou seulement au début) si ce n'est pas à vous que leur cours s'adresse ! Ou bien vous serez vite des ternis, des sérieux, qui vivrez obstinément là où la vie est absente ; qui penserez là où la pensée est morte.